

## *Voyage en Orient*<sup>1</sup>



Des voyages, dans une vie, on peut en faire une multitude, dans une quantité de lieux, à l'étranger, sur les autres continents, et même pour ceux qui le peuvent jusqu'à la Lune ou bientôt jusqu'à la planète Mars. Généralement pourtant, on ne fait qu'un seul grand vrai voyage, non pas celui métaphorique de l'existence elle-même, mais un de ceux réellement géographiques accomplis durant sa jeunesse. Pour certains, ce grand voyage unique de la vie sera Venise ; pour Gustave Flaubert il n'y aura eu qu'un seul vrai voyage : le voyage en Égypte.

Là-bas Flaubert voit tout et il comprend tout, il note tout, en vérité brutale, en écrivain d'ores et déjà génial, il enregistre tout ce qu'il voit sur l'autre versant de la Méditerranée. Le futur auteur de *Madame Bovary* est là à faire ses gammes quotidiennement sur des carnets, enfilant les notations

---

<sup>1</sup> *Voyage en Orient*, de Gustave Flaubert, 2006, Gallimard, Folio, 752 p., 10,90 €

époustouflantes, décrivant sans cesse les couchers de soleil, les eaux du Nil, la configuration des temples, les coutumes des habitants, avec une méticulosité et une efficacité littéralement photographiques qui font passer les lourds appareillages de prise de vue de son complice de voyage Maxime Du Camp pour des systèmes de reproduction d'image flous et déréglés ; Du Camp le photographe contre Flaubert l'écrivain, c'est le combat perdu d'avance de la fugitive réalité physique contre l'immortalité de la pensée humaine.

Les deux français partent un an et demi pour ce voyage en Orient, grand périple à la fois coûteux et dangereux, à l'organisation démesurée (une demi-douzaine d'hommes, des passeports et laissez-passer officiels du gouvernement français pour les deux hommes temporairement nommés chargés de mission). Lorsqu'en octobre 1849 Flaubert quitte la France, sa famille et ses amis lui disent adieu comme s'ils devaient ne jamais le revoir. Le voyage en Égypte est risqué à cette époque. Il va falloir prendre le train, puis le bateau, puis les diligences, encore les bateaux, avec la tempête, et ce sera ensuite les chameaux, ces extraordinaires animaux qui fascinent Flaubert l'européen.

Cette nouvelle édition de Claudine Gothot-Mersch, dont le texte est destiné à paraître ultérieurement dans la collection de la Pléiade, est dotée d'une superbe préface et d'un appareil critique qui comblera les lecteurs les plus curieux. On suit Flaubert en Égypte, mais aussi au Liban, en Palestine, à Rhodes, en Asie Mineure, à Constantinople, en Grèce, et on termine par l'Italie. Si en Italie Flaubert se contente presque de lister et décrire les tableaux des musées (le texte de cette édition se réfère sur cette phrase, nous sommes à Venise : « Une *Descente de croix* de Paul Véronèse. Une des saintes femmes désagrafe le corset de la Vierge qui se trouve mal au pied de la croix »), toutes ses notes de Grèce sont passionnantes, il va partout (Delphes, Athènes, Péloponnèse), il remarque tout. Mais c'est tout de même en Égypte que le cœur des choses se tient.

Il y a le Nil, il y a le désert, il y a les prostituées dont la divine Kuchiuk-Hanem, il y a les temples, les pyramides, le Sphinx. L'œil de Flaubert voit ; sa main trace. « *L'eau du Nil est toute jaune. Elle roule beaucoup de terre. Il me semble qu'elle est comme fatiguée de tous les pays qu'elle a traversés et qu'elle murmure toujours la plainte monotone de je ne sais quelle lassitude de voyage. Si le Niger et le Nil ne sont qu'un même fleuve, d'où viennent*

*ces flots ? Qu'ont-ils vu ?* » Ce qui frappe dans ces descriptions, c'est le génie visuel immédiat de Flaubert, âgé alors de 29 ans et pourtant déjà au sommet de son art. Plus loin, il note : « *La lune roule sur les flots — il semble qu'elle se tord dedans comme un grand flambeau.* » Nous avons devant nous un grand coloriste, tout le contraire du voyageur daltonien qui mélange tout, un vrai spectre à couleurs ce Gustave : « *Le soleil se couche : c'est du vermeil en fusion dans le ciel ; puis des nuages plus rouges, en forme de gigantesques arêtes de poisson (il y eut un moment où le ciel était une plaque de vermeil et le sable avait l'air d'encre). En face, et à notre gauche du côté de la mer et de Rosette, le ciel a des bleus tendres de pastel.* » C'est un exercice continuuel de description du paysage et des personnages, l'Égypte c'est le brouillon des rideaux de scène psychologiques de *Madame Bovary*.

En approchant pour la première fois des Pyramides, Flaubert « *n'y tenant plus* » lance son cheval au galop pour parvenir plus vite au pied du Sphinx (qu'il traduit par "le père de la terreur"). Énorme choc devant ce dernier : « *Il nous regarde d'une façon terrifiante. Maxime est tout pâle ; j'ai peur que la tête ne me tourne, et je tâche de dominer mon émotion. Nous repartons à fond de train, fous, emportés au milieu des pierres.* »

C'est un immense livre que ce *Voyage en Orient*. Il faudrait encore parler du détachement apparent de Flaubert face à la mort, à la maladie, à la souffrance, à tous les dangers que lui et Du Camp croisent — au détour d'un paragraphe, Flaubert débonnaire : « *Quantité formidable de scorpions* » ; plus loin : « *Le sol semble fait de débris humains* » —. Il faudrait aussi parler des femmes. Flaubert et Du Camp ne ratent aucun lupanar pendant leur périple qui est aussi une sorte de Guide du Routard des bordels. Les prostituées d'Orient sont des fées. Parmi les plus douces, Kuchiuk-Hanem, « *une grande et splendide créature — plus blanche qu'une Arabe — elle est de Damas. [...] Ses yeux sont noirs et démesurés — ses sourcils noirs — ses narines fendues — larges épaules solides — seins abondants, pomme.* » Peut-être, dans un moment de folie, l'écrivain a-t-il rêvé non plus d'écrire sur une feuille mais sur la peau de son corps, et il note ceci : « *Kuchiuk-Hanem a sur le bras droit, tatouées, une ligne d'écritures bleues* ». Au bout de deux jours, il doit quitter cette femme : le voyage continue, ils s'éloignent d'Esneh et arrivent à Assouan.

À un moment du récit, Flaubert écrit dans un de ces instants de lassitude qui le frappent de temps en temps : « *En haut de chaque colline on s'attend à découvrir quelque chose de nouveau et l'on ne découvre que toujours le désert.* » Et pourtant, il continue d'avancer sur sa route. Il sait qu'il se trouve au coeur du mécanisme de son oeuvre, que tout l'avenir se décide là, dans ce moment où son corps se déplace.

*Juillet 2006*  
Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2006.